

marqué, du jour et de la nuit, entre l'homme qui vit de son travail, et l'animal qui vit de proie. La philosophie et la poésie ont pu le saisir, surtout depuis David; mais je ne me souviens pas et je ne crois pas qu'il soit nulle part tracé de même. Le dessein du Créateur est ici dans la pensée du poète, qui en rend compte avec la même autorité qu'il a conçu. Le poète est présent au conseil de la Providence, lorsqu'elle relègue, par un impérieux instinct, la bête féroce et redoutable dans le domaine de la nuit, et lui défendit de troubler l'œuvre de l'homme dans le domaine du jour. C'est cette même Providence qui apprit au soleil l'heure de son coucher; et quel est celui des Grecs et des Latins qui ait eu ces idées? Les chevaux du Soleil, et son char attelé par les Heures, et l'Aurore aux doigts de roses, sont les jeux d'une imagination inventive; mais ici la vérité est grande comme la puissance: et si on en revient à la poésie, l'aine sol d'Horace est très-ingénieux et la strophe est brillante: on rencontrera partout de beaux vers sur le soleil; y en a-t-il pourtant qui réunissent le double caractère du jour, la majesté et la douceur? Et la mer aussi a été le sujet de beaux vers en différentes langues: eh bien! qu'y a-t-il dans tous qui soit du genre de ces versets du même psame (*Benedic*)?

Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux! Des animaux sans nombre se meuvent dans son sein, et les vaisseaux passent sur ses ondes. La nage ce grand dragon des mers que vous avez formé pour se jouer dans les flots (1) (*Quem formasti ad illudendum ei*.)

Il n'y a pas d'idée plus imprévue et plus extraordinaire. Quoiconque a voulu peindre ce terrible élément, a broyé des couleurs d'épouvante, et a paru effrayé pour effrayer les autres; c'est la route vulgaire. Le Psalmiste ne voit et ne fait voir que la puissance qui a préparé une demeure à d'innombrables créatures, et un passage à l'homme navigateur pour rapprocher les extrémités de la terre. Partout il montre les desseins du Créateur, parce qu'il ne chante que pour louer Dieu et instruire les hommes; et s'il parle de la baleine, de ce colosse des mers, Dieu l'a formé pour se jouer dans les flots! Ce dernier trait n'a pu venir dans l'esprit qu'à celui qui savait de source qu'il n'en a pas plus coté au Créateur pour envoyer des milliers de baleines se jouer dans l'Océan, que pour semer sur la terre des milliers de fourmis.

Les dieux de l'antiquité païenne avaient seuls le droit de jurer par le Styx; c'est tout ce qu'elle put imaginer pour donner un serment aux dieux. Malgré la puerilité de l'idée, j'avoue que l'oreille et l'imagination sont enchantées de ces vers harmonieux que Virgile a traduits d'Homère:

*Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentes atraque voragine ripas,
Annuit, et totum nutu tremescit Olympum.*
La poésie de l'homme ne peut pas aller plus loin; mais

(1) La baleine.

il n'y a que le Dieu de Moïse et de David qui ait pu dire:

J'en ai fait le serment, j'ai juré par moi-même.

Per memetipsum juravi; et c'est là le serment d'un Dieu.

DE L'ESPRIT DES LIVRES SAINTS.

(Par le même.)

Comme l'esprit de foi et de sainteté est le principe de toutes les beautés des psaumes, il est aussi la réponse aux censures futiles que l'irréligion seule a dictées, et qu'on n'a vu écrire qu'avec elle. Il est tout simple que la critique d'un ouvrage soit inconséquente, quand elle en met de côté la nature et l'objet. Que dire de Voltaire, par exemple, qui met très-sérieusement sur la même ligne, comme poètes, David et le roi de Prusse?

Frédéric a plus d'art et connaît mieux son monde.

Il est plus enjoué, sa verve est plus féconde.

Il a tu son Horace, il l'imite, etc.

Il est sûr que David n'est pas enjoué, qu'il ne pouvait pas plus imiter que lire Horace, et que le monde qui connaissait Frédéric n'était pas celui pour qui David écrivait. Quel travers d'esprit dans ces rapprochements étranges, qui ne seraient encore qu'une bizarre ineptie, quand ils ne seraient pas de la dernière indécence! Mais lorsqu'on sait de plus le peu de cas qu'il faisait Voltaire des poésies du roi de Prusse, quoiqu'il les eût corrigées autant qu'elles pouvaient l'être, lorsqu'on sait qu'il l'appelait *Attila-Cotin*, quelle valeur peut-on attacher à l'opinion d'un homme qui se jure ainsi de la vérité et de son propre jugement, comme de toutes les bienséances? Quelle maladroite adulation pour un roi allemand, que rien n'oblige d'être un bon poète français, et qui, en admettant ce ridicule parallèle, serait encore aussi loin de David que de Voltaire! Laissons là ces écarts de l'esprit humain, qui ne sont pas moins le scandale du bon sens que celui de la religion, et voyons dans les choses ce qu'elles sont et ce qu'elles doivent être.

Tout ce qui est écrit l'a été pour notre instruction (1). Les Livres saints contiennent la science de Dieu, la science du salut. C'est pour cela qu'ils nous ont été transmis; ils doivent être la nourriture de notre âme, et Jésus-Christ notre maître nous a dit que l'homme vit de la parole qui sort de la bouche de Dieu. Il n'est pas surprenant que ceux qui ne la cherchent pas dans ces livres, n'y aperçoivent tout au plus que l'accessoire, c'est-à-dire, le mérite de la composition dans ce qu'il peut avoir d'analogie aux idées reçues en ce genre, quand l'esprit divin, qui parlait à des hommes, a cru devoir descendre à la perfection du langage humain: je dis descendre; car lors même que le style de l'écriture est au-dessus de tout autre, comme on vient de le voir, il est encore nécessairement au-dessous des idées divines.

(1) Quaecumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. Rom. 15. v. 4.

Mais avec cette disposition, malheureusement trop commune, à lire Moïse et David comme on lirait Homère et Homère, non-seulement on en perd la substance qui était pour notre âme, mais l'esprit même ne peut que s'égarer dans ses jugements, toutes les fois qu'il prendra pour des défauts dans les auteurs sacrés, ce qui pourrait en être dans les écrivains profanes, puisque les moyens ne doivent sûrement pas être toujours les mêmes, quand le but est différent. L'Esprit saint n'a pas écrit pour plaire aux hommes; mais pour apprendre aux hommes à plaire à Dieu.

Un des reproches que l'on fait le plus souvent aux psaumes, c'est la fréquente répétition des mêmes idées, des mêmes sentiments, des mêmes tours. Je pourrais m'en tenir à l'analyse succincte que j'ai donnée ci-dessus des procédés de la poésie hébraïque; je pourrais même faire remarquer qu'on a fait un reproche semblable aux poètes grecs; ce qui pourtant n'a diminué ni leur mérite ni leur réputation; et je renvoie là-dessus à la judicieuse apologie qu'en ont faite les meilleurs critiques. Celle de David, s'il en avait besoin, serait d'une tout autre importance, et proportionnée à celle de son ouvrage: ce n'est pas pour lui-même qu'il convient de l'indiquer, mais pour ceux à qui elle peut être utile.

Les chrétiens savent que les cantiques étant des poèmes religieux, d'abord faits pour être chantés dans les cérémonies publiques d'Israël, et destinés par la Providence à devenir pour nous des prières de tous les jours dans toute la suite des siècles, sont de continuelles élévations à Dieu, des invocations, des supplications, des actions de grâces, des entretiens de l'homme avec Dieu, des exhortations et des leçons pour ses serviteurs, des menaces et des arrêts contre ses ennemis, des hommages à ses grandeurs, à ses justices, à ses bienfaits, à ses lois, à ses merveilles; et si l'on considère que ce fonds est partout le même, et que rien de profane et de terrestre ne pouvait se mêler à ce qui est saint et céleste, on sera peut-être plus surpris de la multitude des tours et des mouvements, de l'abondance des sentiments et des pensées, qu'on ne peut être blessé de l'espèce d'uniformité de ton général qui nait de celle de l'objet et du dessein. Le Psalmiste se répète, mais c'est toujours Dieu qu'il chante; c'est toujours à Dieu ou de Dieu qu'il parle, et le cœur ne peut parler à Dieu ou de Dieu qu'avec amour; et peut-être ce que caractérise l'amour, si ce n'est le plaisir et le besoin de dire sans cesse la même chose? Sans doute l'amour, en s'adressant au Créateur, s'épure, s'ennoblit et s'élève; mais il ne change pas son caractère essentiel; et comme celui qui aime ne s'occupe uniquement que de satisfaire et de répandre son âme devant ce qu'il aime, et d'exprimer ce qu'il sent, sans songer à varier ce qu'il dit; comme c'est cela même qui imprime le cachet de la vérité à ses discours et à ses écrits, et qui persuade le mieux la personne aimée; croit-on que l'amour de Dieu soit ou doive être moins affectueux et moins surabondant?

On raconte d'un saint que sa prière n'était autre chose qu'une méditation habituelle sur les miséricordes divines, dont il ne sortait que pour prononcer toujours les mêmes paroles: *O bon! ô bon! ô bon! ô bon! ô bon!* et il pleurait. Je sais qu'il n'y aurait pas là de quoi faire un psame ni une ode; mais il y en avait assez pour Dieu et pour l'homme qui aimait Dieu, et c'est sous ce rapport que ce trait rentre dans ce que je disais.

J'avoue encore que rien de tout cela n'est concevable pour ceux qui ne savent pas ce que c'est que d'aimer Dieu, comme le langage du cœur est intelligible pour l'homme froid, comme la langue des artistes est étrangère à qui ne connaît pas les arts; et l'on me pardonnera ces rapports du sacré au profane, que je ne me permets que pour me faire entendre de tout le monde. C'est donc avec le cœur qu'il faut lire les psaumes pour les sentir; et alors toute autre religieuse, loin d'y trouver trop de répétitions, y ajoutera les siennes propres. Il y a pour elle des mots et des idées qu'elle est nécessaire à redire sans cesse, comme l'extrême besoin n'a qu'un même cri, jusqu'à ce qu'il soit satisfait; et le besoin de l'âme religieuse ne pouvant jamais l'être dans cette vie, son cri est toujours le même. *Hommes de la terre* (1), pourquoi vous importunerai-je? On ne l'entend point parmi vous: il est le concert des tabernacles du Seigneur, et c'est de là qu'il monte aux Cieux. Tout ce qu'on vous demande, c'est de ne pas le troubler, comme les serviteurs de Dieu ne vont pas troubler vos joies mondaines (2). *Méchants, éloignez-vous de moi, et je méditerai les paroles de mon Dieu.*

Voyez dans l'Evangile la Chananéenne suivre obstinément Jésus-Christ, pour en obtenir la guérison de sa fille: songez-elle à varier son discours? Que dit-elle? Rien que ces mots qu'elle va répétant à chaque pas: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi: ma fille est tourmentée par le démon.* Les disciples eux-mêmes en sont impatientés (car ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit); ils prient leur maître d'éloigner cette femme importune. Mais le maître qui ne voulait que montrer aux Juifs un exemple de patience et de foi dans une femme idolâtre, finit par l'exaucer, et donne une leçon à ses disciples en leur disant qu'il n'a pas encore trouvé tant de foi dans Israël.

— Mais enfin pourquoi le Psalmiste redit-il si souvent que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux? qui en doute? pourquoi invite-t-il si souvent les hommes à louer et bénir Dieu? pourquoi ces refrains si fréquents, écoutez ma prière, exaucez-moi, secourez-moi, etc.? Cela n'est-il pas trop monotone, même pour des chrétiens?

Oh! pour des chrétiens, non à coup sûr. D'ailleurs; supposons que cela revienne jusqu'à cent fois dans les cent cinquante psaumes: c'est beaucoup; mais je vais au plus fort, parce que je ne saurais me résoudre à

(1) Expression des psaumes.

(2) Discedite à me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei. Ps. 118.

compter. Eh bien ! il n'y a pas un moment dans notre existence qui ne soit le résultat d'une foule de bienfaits du Créateur, même dans le malheureux, même dans le méchant. — Cela est-il possible (diront peut-être ceux qui n'y ont pas plus pensé que je n'y ai pensé moi-même pendant quarante ans) ? Cela est aussi sûr que votre existence même : et si vous y réfléchissez, vous n'en douterez pas plus que de la lumière du jour. Or, quand David, composant cette foule d'odes à la louange de Dieu, aurait énoncé cent fois ce qu'il est si juste et si naturel de sentir à tous les instants, il me semble qu'il n'y a pas là d'excès, et s'il pouvait y en avoir, au moins ne serait-ce pas dans des chants de prière; car il faut encore invoquer les convenances humaines; toute poésie religieuse, solemnelle et musicale, comporte et même exige des retours et des refrains.

Et puisque j'ai touché ce point, j'observerai que les critiques inconsiderés ont totalement oublié ces rapports de la poésie et de la musique, qui sont pourtant des lois reçues partout. Ils se sont récriés sur le psalme 133, où l'on reprend à chaque verset ces mots du prophète, *parce que sa miséricorde est éternelle*. Mais est-il permis d'ignorer que ce psalme, le seul de ce genre, avait un objet particulier ? Il était destiné à la dédicace du temple que devait bâtir Salomon, et il y fut en effet chanté. Il est partagé entre les chœurs et le chœur : les uns doivent prononcer la première partie de chaque verset, qui rappelle quelqu'un des bienfaits ou des prodiges du Dieu d'Israël; les autres ne sont chargés que du refrain qui en fait la seconde : *Quoniam in aeternum misericordia ejus*. Ce plan musical est très-beau; et demandez à un Lésueur, à un Méhul, s'il n'est pas susceptible d'un grand effet dans le refrain, et d'un effet très-varié dans chaque verset. Si ce psalme eût été publié de nos jours, on aurait imprimé une fois pour toutes, les paroles du chœur, comme c'est l'usage; mais les Juifs qui nous ont conservés les Ecritures, ont poussé le scrupule jusqu'à compter les mots par respect, comme nos censeurs modernes les ont comptés par dérision.

— Mais quoique Dieu soit toujours bon, quoiqu'il nous fasse du bien à tous les moments, et qu'à tous les moments on ait besoin de lui, faut-il s'en souvenir et le répéter sans cesse? Nous le demande-t-il, et cela même est-il possible? —

Non, pas même aux solitaires et aux contemplatifs : les objets extérieurs et les impressions des sens ont sur nous leurs pouvoirs et même leurs droits; et Dieu ne nous demande que ce que nous pouvons. Mais pourquoi a-t-il voulu que les cantiques qu'il a dictés nous reportassent souvent sur les mêmes idées? C'est qu'elles contiennent tout ce qu'il est pour nous, et tout ce que nous devons être pour lui; tout ce qu'il veut que notre cœur s'accoutume à sentir et notre bouche à répéter; et quoi de plus important? En songeant combien Dieu est bon, qu'il l'est comme lui seul peut l'être, l'homme aussi apprend à être bon, autant que peut l'être l'homme : en songeant combien Dieu

nous aime, et qu'il n'y a que lui qui puisse aimer ainsi, l'homme apprend à aimer Dieu autant qu'on peut l'aimer ici-bas, et celui qui aime Dieu devient bon. *Amata fac quod vis : Aimez-le, et faites ce que vous voulez*. Il y a dans ce mot de saint Augustin autant de sens que de sentiment. Ce qui est toujours dans le cœur revient souvent sur les lèvres, et l'habitude de bénir Dieu sanctifie toutes nos actions. C'est une pensée qui corrige et purifie toutes les autres : je ne craindrai pas que celui qui bénit Dieu de cœur, fasse du mal aux hommes.

C'est donc le feu de l'amour divin qui anime les psalmes. Le Psalmiste en est enflammé, et le répand dans ses chants et dans notre âme. Faut-il s'en étonner? David était la figure de celui qui est venu apporter ce feu sur la terre (1); il a, comme prophète, incessamment devant les yeux celui qu'il représente, et il voit dans l'avenir le chef-d'œuvre de l'amour divin, l'avènement du Sauveur. Aussi n'est-il jamais plus éloquent que sur les miséricordes de Dieu, et de là ce pathétique qui, chez lui, est égal au sublime d'idées et d'images. Qui pourrait le méconnaître dans le psalme 102 (*Benedic*), et particulièrement dans les passages suivants?

« Bénis le Seigneur, ô mon âme ! et que tout ce qui est en moi rende hommage à son saint nom. Bénis le Seigneur, ô mon âme ! et n'oublie jamais ses bienfaits.

« C'est lui qui fait grâce à toutes tes fautes, lui qui guérit toutes tes infirmités, lui qui rachète ta vie de la mort (2), lui qui te couronne de ses miséricordes, lui qui comble de ses biens tous desirs, lui qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle (3).

« Le Seigneur est plein de compassion, sa patience est longue, et sa miséricorde inépuisable. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'affermirait et s'élève sur ceux qui le craignent (4).

« Autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il est éloigné de nous nos iniquités.

« Le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent, comme un père a pitié de ses enfants.

« Car il connaît notre argile, et se ressouvient que nous sommes poussière.

« Les jours de l'homme sont comme l'herbe, sa fleur est comme celle des champs; un souffle a passé, et la fleur est tombée, et la terre qui l'a portée ne la reconnaît plus.

« Mais la miséricorde du Seigneur sur ceux qui le craignent, est de l'éternité à l'éternité. »

C'est de ce dernier trait, rendu ici mot à mot,

(1) *Ignem veni mittere in terram; et quid volo nisi ut accendatur*. Luc. 12, v. 49.

(2) De la mort éternelle.

(3) Qui fait de toi par sa grâce un homme nouveau, comme l'aigle, quand il a pris un nouveau plumage.

(4) C'est-à-dire, qu'elle est au-dessus et de nos espérances et de nos idées.

comme tout le reste, *ab aeterno usque in aeternum* (1), et dont le but est d'exprimer l'éternité qui a précédé la naissance de l'homme, et celle qui suivra sa mort, qu'est emprunté ce mot fameux de Pascal, mot si souvent cité et admiré : *l'homme est un point entre deux éternités*.

Rien n'est devenu plus commun, il est vrai, que la comparaison des jours de l'homme avec l'herbe et la fleur des champs; mais il y a encore ici un trait aussi poétique qu'original, et dont personne, que je sache, ne s'est servi : « La fleur est tombée, et la terre qui l'a portée ne la reconnaît plus. » Et cette comparaison de la hauteur des cieux au-dessus de nos têtes, avec celle des miséricordes divines au-dessus de nos péchés ! Peut-on réunir d'une manière plus heureuse l'idée de la grandeur et de la bonté de Dieu? Et en effet, l'une et l'autre sont également au-dessus de nos conceptions. Je ne voulais citer ces versets que comme un morceau de sentiment; mais ils offrent de beaux détails d'autres peuples trouvent beau de railler comme les impies : mais ce qui est beau, c'est d'écrire comme les prophètes.

Si David veut nous faire sentir la folie d'interroger Dieu sur les voies de sa justice, il s'écrie : « Vos jugements sont élevés comme les montagnes, et profonds comme les abîmes. » Et ailleurs : « Grand Dieu ! qui peut connaître la puissance de votre colère? qui peut vous craindre assez pour mesurer l'étendue de vos vengeances? » Aussi, quand il parlait tout à l'heure de ses miséricordes, il a toujours en soin d'ajouter, sur ceux qui le craignent; il le répète partout, de peur qu'on ne s'y méprenne, et l'on voit par là qu'il s'occupe de tout autre chose que du soin d'éviter les répétitions.

Le besoin le plus général de l'homme est celui de la consolation, et l'accent le plus familier à la voix humaine est celui de la plainte. Qui a mieux connu et mieux rempli ce besoin de notre espèce, que les auteurs des Livres saints? ou plutôt qui pouvait le mieux connaître et le mieux remplir que celui même qui a fait l'homme, et qui lui a envoyé sa parole pour l'éclairer et le consoler? Vous qui êtes malheureux, affligés, opprimés, allez chercher le soulagement et l'espérance dans Sénèque et dans les autres philosophes, et vous me direz comme vous vous en serez trouvés. Moi, je lirai l'Écriture, et surtout les psalmes : je lirai le psalme *Benedicam*, si plein de douceur et d'onction, où David, en commençant, désigne d'abord ceux pour qui seuls il a été écrit et chanté.

« Je bénirai le Seigneur en tout temps : ses louanges seront toujours dans ma bouche. Mon âme se glorifiera dans le Seigneur : que les hommes

(1) Il est bien singulier qu'aucun des traducteurs que j'ai lus (et j'ai lu les plus célèbres) n'ait pu apercevoir tout ce qui est renfermé dans ces mots *ab aeterno usque ad aeternum* : tous ont traduit, de toute éternité, éternellement, etc. Le Psalmiste a voulu dire ici que la miséricorde de Dieu était sur nous longtemps avant que nous fussions au monde.

d'un cœur doux m'entendent et partagent mon allégresse. »

Il venait alors d'échapper au plus imminent danger, en se sauvant du pays de Geth, où sa vie avait été menacée; mais sa situation était toujours pénible et périlleuse, comme elle le fut jusqu'à la mort de son insouciant persécuteur Saül, et quelquefois même depuis. Aussi ses cantiques sont-ils un mélange et une succession de plaintes et d'actions de grâces; mais toujours avec la plus entière confiance en Dieu. Il sait bien que ce sentiment n'est pas celui des cœurs durs et superbes; il ne s'adresse donc qu'aux hommes d'un cœur doux; c'est à eux qu'il dit :

« Célébrons tous ensemble le Seigneur; exaltons ensemble son nom. J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, et J' ai été délivré de mes adversités.

« Approchez de lui et vous serez éclairé, et la honte ne sera pas sur votre front.

« Ce pauvre (1) a crié vers le Seigneur, et il a été exaucé; et il est sorti de toutes ses tribulations.

« L'ange du Seigneur descendra près de ceux qui craignent Dieu, et il les sauvera.

« Epreuvez et goûtez combien le Seigneur est doux, combien est heureux celui qui espère en lui.

« Il est auprès de ceux qui ont le cœur affligé, et il sauvera ceux dont l'âme est humble. »

Et ailleurs :

« Le passerait trouver sa demeure, et la tourterelle se fait un nid pour y déposer ses petits; vos autels, ô mon Dieu et mon roi ! vos autels (2), c'est l'asile que je vous demande;

« Heureux ceux qui habitent dans votre maison ! Ils vous loueront dans tous les siècles. Heureux celui qui attend son secours de vous, au milieu de cette vallée de larmes ! Il forme dans son cœur des désirs que l'élevéront jusqu'au séjour que vous lui avez destiné. »

Quelle image que ces degrés formés dans le cœur (3), pour monter de cette vallée de larmes jusqu'au séjour où elles seront essuyées (4) ! C'est ainsi que le cœur parle, et si l'on demande quels sont ces degrés, ce sont les épreuves de la patience soutenue par l'amour et l'espérance.

— La patience! cela est bientôt dit; la patience est-elle une chose si facile? —

Non; mais David nous apprend d'où venait la sienne, et d'où peut venir la nôtre, et cela d'un seul mot,

(1) Ce pauvre est David lui-même. On a dit quelque part, *c'est fier, mais c'est beau*; ici tout le contraire; c'est humble, mais c'est beau.

(2) L'hébreu, plus elliptique qu'aucune autre langue, dit seulement, vos autels, mon Dieu, vos autels..... et n'achève pas la phrase. La Vulgate dit de même; mais cette ellipse serait trop forte pour nous; elle n'en est pas moins de sentiment.

(3) Ascensions en corde sans dispendium.

(4) *Absterget Deus omnem lacrymam*. Apoc. 7.

mais qui est encore de ce style que bien des gens n'entendront pas, du style de l'inspiration : *Seigneur, vous êtes ma patience* (1) : comme il dit ailleurs (2) : *Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde*. Cette expression doit paraître encore bien plus extraordinaire. Quoi donc, il s'approprie la miséricorde divine ! Sans doute, il est bien sûr que le bon Dieu ne s'en offense pas. Car David veut dire : votre miséricorde est à moi, elle est pour moi ; elle est mon bien. Il a raison ; et heureux celui qui le dira comme lui ! Ces paroles-là ne sont pas plus à David que sa *patience*. Elles ne sont pas de l'homme : l'homme en a-t-il jamais employé de semblables ?

Je trouve dans les poètes, dans les écrivains de toutes les nations les grandeurs de Dieu, et je n'en suis point surpris. Il suffit de regarder le ciel et la terre pour avoir l'idée d'un grand pouvoir, et cette idée est à tous les hommes, excepté aux athées, qui se sont mis hors de l'espèce humaine. Mais la bonté de Dieu... Elle a été aussi aperçue chez tous les peuples, j'en conviens : elle est si visible ! Cependant je ne la vois sentie que par les auteurs de la Bible et les chrétiens. Eux seuls sont éloquentes et inépuisables sur cet attribut de la divinité, qui de tous est le plus près de nous. Les anciens ont eu assez de sens pour saisir cette vérité ; ils ont dit *optimus maximus*, mettant ainsi la bonté au premier rang, du moins pour nous : car on sait bien qu'il n'y a point de rang dans l'infini, et que tout est égal dans les attributs divins. Mais en effet il est naturel que ce qui rapproche le plus Dieu de nos pensées, ce soit sa bonté, parce que c'est elle qui le rapproche le plus de nos besoins. L'idée de son immense pouvoir, considérée seulement quelques minutes, nous confond et nous accable : méditez un moment l'infini en étendue ou en durée, cherchez à le concevoir ; vous serez bientôt comme étourdi, et obligé d'éloigner une idée qui vous fait tourner la tête. L'infini nous entoure de toute part, et nous ne pouvons pas plus le fixer sous notre pensée que sous nos sens. L'un et l'autre ne laissent pas d'atteindre loin, témoin l'astronomie ; mais quoique le monde ait des bornes pour Dieu qui l'a fait, il en a si peu pour nous, que les seuls calculs de la distance possible des étoiles fixes n'ont point de terme arithmétique. Ainsi l'infini nous environne et nous repose. Mais apparemment que notre cœur est plus grand que notre esprit ; car, quoique l'infini en bonté ne soit pas plus à la portée de nos conceptions que tout autre, nous pouvons considérer celui-là, non seulement sans peine et sans fatigue, mais avec un plaisir toujours nouveau : nos idées s'y perdent ; mais nos sentiments s'y retrouvent. Je ne sais quoi nous dit que la puissance de Dieu n'est qu'à lui et pour lui ; mais que sa bonté est aussi à nous et pour nous ; et quoi qu'en y pensant nous ne puissions en trouver les limites, ni dans ce qu'il donne, ni dans ce qu'il promet, il semble pourtant qu'il n'y ait rien de trop pour notre

(4) Domine, tu es patientia mea.

(5) Deus, misericordia mea.

cœur, pour ses besoins, pour ses désirs. L'apôtre saint Jean a dit dans une de ses Épitres un mot sublime (1) : *Dieu est plus grand que notre cœur* (2). Il l'a dit en ce sens que Dieu en sait plus sur nos lautes que la conscience même la plus éclairée ; mais ce mot est tout aussi vrai de la capacité de notre cœur en désirs : rien ne nous paraît pouvoir aller plus loin ; et Dieu seul est au-delà.

Comment se fait-il donc que le sentiment de cette bonté, qui est si doux et qui semblerait si naturel, ne se trouve exprimé et approfondi que dans l'Écriture, et n'ait été familier qu'aux chrétiens ? C'est qu'eux seuls ont en effet connu Dieu : et c'est en bonne philosophie une preuve péremptoire que l'homme avait besoin d'une révélation pour le connaître ainsi. Je ne suis pas surpris qu'on ait peu parlé de la bonté des dieux du paganisme : il s'en fallait bien qu'ils fussent bons. Des philosophes anciens, il est vrai, eussent du moins qui ont reconnu l'unité d'un Dieu, ont senti que la bonté était un de ses attributs essentiels. Mais cette vérité ne passa jamais la spéculation ; et jusqu'à l'Évangile, où la bonté divine parut en personne, parut en actions et en paroles, au point que les incrédules eux-mêmes, en refusant d'y voir Dieu, y ont au moins vu la perfection de l'homme (ce qui est beaucoup pour eux) jusqu'à la publication de ce livre qui a conquis le monde en condamnant le monde, la bonté divine n'a été sentie et représentée que dans les livres de l'ancienne loi, qui annonçaient les mystères de la nouvelle. Mais aussi quelle place elle y tient ! de quels traits elle y est peinte ! comme il est clair que ces traits-là ne sont pas de main d'homme ! Vous qui croyez seulement à l'existence d'un Dieu, si cette idée n'est pas chez vous une idée vide et stérile (ce qui serait d'autant plus honteux qu'elle est la plus noble et la plus féconde de toutes les idées de l'esprit humain), il ne faut ici que réfléchir et être conséquent ; mais combien l'un et l'autre est rare !

Un caractère particulier, dont je crois devoir dire un mot dans ce discours, où je ne fais qu'effleurer ce qui est fait pour être développé dans un ouvrage ; c'est cette confiance pour ainsi dire familière entre Dieu et l'homme, que naturellement aucun écrivain ne se permettrait si elle ne lui était inspirée. Je conçois fort bien qu'un des dieux d'Homère couvre un héros de son bouclier : des dieux qui peuvent être trompés, blessés, emprisonnés, punis, ne peuvent guère se compromettre, et les poètes ont pu en faire ce qu'ils voulaient. Mais que dans les mêmes livres où se montrent, sans aucun alliage, les idées les plus pures et les plus hautes de la divinité, comme on vient de le

(1) Je crois entendre une certaine classe de lecteurs s'écrier : « Du sublime dans saint Jean ! Comment va-t-on chercher du sublime dans saint Jean ! Saint Jean et le sublime peuvent-ils aller ensemble ? » Il y a autant d'esprit dans ce genre de *gâté*, que cet écri de nos philosophes, que dans cette exclamation si plaisante des *Lettres Persanes* : Ah ! Ah ! Monsieur est Persan ! Comment peut-on être Persan ?

(2) Major est Deus corde nostro. . . cer. 5. 4. 20

voir, et comme cela n'est pas même contesté ; que dans les livres pleins du plus profond respect pour Dieu, et de la crainte de Dieu la plus religieuse, le Très-Haut paraît en même temps traiter l'homme comme un ami dans la force du terme, entrer avec lui en discussion comme avec un égal, sans que cette espèce de commerce si extraordinaire affaiblisse jamais dans l'homme la vénération et la soumission ; c'est ce qui est pour moi une démonstration morale de l'inspiration divine, et ce qui devrait être au moins, pour tout homme de sens et de bonne foi, matière à examen et à réflexion.

Que le Dieu d'Israël prêt à promulguer sa loi sur les sommets du Sinaï, s'annonce avec un appareil si formidable, que les Hébreux, saisis d'effroi, prient le Seigneur de ne pas leur parler lui-même, de peur qu'ils ne meurent ; ce n'est pas, si je l'ose dire, ce qui marque le plus à mes yeux l'Esprit divin dans le récit de Moïse. Naturellement les idées de majesté et de terreur entourent l'idée de la divinité, et dans ce genre l'imagination a donné à la fable même quelques grands traits de vérité, quoique toujours altérés par un mélange qui prouve l'erreur. Mais à quoi reconnaître-je surtout l'Esprit divin dans le Pentateuque et dans les autres parties de la Bible ? C'est à la manière dont je vois Dieu converser avec l'homme ; c'est quand Dieu si terrible s'entretient si familièrement avec Abraham, avec Moïse, avec Jonas, avec tous ses serviteurs ; c'est, par exemple, dans cet endroit de la Genèse, dont il faut citer le texte, parce que rien ne saurait en suppléer l'impression.

« Alors le Seigneur dit : pourrais-je cacher à Abraham ce que je dois faire ? (Et lui apprend qu'il va détruire Sodome.) Abraham demeura devant le Seigneur (1), et s'approchant, il lui dit : Serait-il possible que vous fissiez périr l'innocent avec le coupable ? S'il y avait cinquante justes dans cette ville, les extermineriez-vous avec les autres ? Ne pardonneriez-vous pas plutôt à toute la ville, à cause de ces cinquante justes qui s'y trouveraient ? Vous n'êtes point capable de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable ; une telle conduite est indigne de vous. Celui qui est le juge de toute la terre, pourrait-il ne pas rendre justice ? — Le Seigneur dit : Si je trouve cinquante justes dans Sodome, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. — Puisque j'ai commencé, dit Abraham, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il s'en fallait de cinq qu'il n'y en eût cinquante, feriez-vous périr toute la ville parce qu'il y en aurait cinq de moins ? — Non, dit-il, je ne la détruirai point, s'il s'y trouve quarante-cinq justes. — Abraham continuant de parler, lui dit : Mais s'il n'y en avait que quarante ? — A cause de ces quarante, répondit le Seigneur, je ne la dé-

(1) Il paraît en cet endroit, comme en beaucoup d'autres, sous la figure d'un homme ; mais en se faisant connaître pour ce qu'il est, comme on le voit par toute la suite de l'entretien.

truirai point. — Seigneur, dit Abraham, ne vous fâchez pas, je vous prie, si je parle encore. Peut-être qu'il n'y en aura que trente. — Le Seigneur dit : Si j'en trouve trente, je ne la détruirai point. — Puisque j'ai commencé, dit Abraham, je parlerai encore à mon Seigneur. S'il ne s'en trouvait que vingt ? — Le Seigneur dit : A cause de ces vingt, je ne la détruirai point. — Abraham dit : Seigneur, je ne parlerai plus que cette fois. Peut-être n'y en aura-t-il que dix. — S'il y en a dix, répondit le Seigneur, je ne la détruirai point. »

Il y a quelque chose en moi qui me crie si fortement que l'homme n'a pas trouvé cela, que s'il était possible que ce sentiment me trompât, je ne craindrais pas d'être repris de mon erreur au jugement de Dieu. Je lui dirais comme Abraham : « Vous êtes juste, et avec les idées que vous-même avez données à mon intelligence, ai-je pu croire que ce n'était pas vous qui parliez ici ? Mais heureusement il n'y a pas de risque, et je suis sûr que cela est de Dieu, comme je le suis qu'il y a un Dieu.

Je laisse de côté toutes les réflexions que peut faire naître cet entretien, et qui ne sont pas de mon objet. Je remarquerai uniquement que cette suite d'interrogations serait hors de vraisemblance dans toute autre histoire, rien que d'un sujet à un roi, et un roi justement irrité, et que l'inaltérable patience du maître paraîtrait aussi peu concevable que les questions multipliées du serviteur paraîtraient, en pareille occasion, indiscrettes et téméraires. De part et d'autre, il n'y a rien là dans l'ordre humain.

Jonas va criant dans les rues de Ninive : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Car c'est là ce qu'il avait ordre d'annoncer, et la sentence est positive, la prophétie sans restriction. Cependant les Ninivites et leur roi s'humilient devant le Dieu qui a envoyé Jonas ; ils font pénitence sous le sauc et la cendre (1), dans le jeûne et dans la prière, et ils disent : « Qui sait si Dieu ne se retournera pas vers nous pour nous pardonner, s'il ne s'apaisera point, et s'il ne révoquera point l'arrêt de notre perte, qu'il a prononcé dans sa colère ? En effet, Dieu considéra leurs euvres, et voyant qu'ils s'étaient convertis en quittant leurs voies criminelles, il eut pitié d'eux, et ne leur fit point le mal qu'il avait résolu de leur faire. »

Jonas, qui ne s'était chargé qu'à regret de prédire les vengeances du Seigneur, et qui n'était pas dans ses secrets, quoique chargé de sa parole, trouva fort mauvais que sa prophétie fût ainsi démentie, et s'en plaignit à celui qui l'avait envoyé. Mais il faut encore entendre Dieu et son prophète dans le texte sacré.

Cependant, Jonas étant sorti de Ninive, était allé se placer à l'orient de la ville. Là, il se fit une petite cabane de feuillages, et s'y reposa à l'ombre, en attendant ce qui arriverait. Mais lorsqu'il vit que Dieu s'était laissé toucher de compassion, il en fut très-fâché, et, dans l'excès de son chagrin, il dit au Sei-

(1) C'est encore en Orient le signe du deuil et de l'affliction.

«neur. est-ce pas à, mon Dieu, ce que je disais lorsque j'étais encore dans mon pays? C'est ce que je prévoyais, et c'est pour cela que je me suis enfui pour aller à Tharsis. Car je savais que vous êtes un Dieu élément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez aux hommes leurs péchés. Je vous conjure donc, Seigneur, de retirer mon âme de mon corps, car la mort vaut mieux pour moi que la vie. — Le Seigneur lui dit : Croyez-vous que votre colère soit bien raisonnable?»

On s'étonnera sans doute que le Seigneur n'en dise pas davantage, et l'on trouvera d'abord le prophète bien méchant, et le Seigneur bien bon. Voyons la suite du récit et de la leçon.

« Comme le prophète était fort incommodé de la chaleur, le Seigneur fit naître un arbrisseau, qui s'éleva au-dessus de la tête de Jonas, pour le couvrir de son ombre et le garantir des ardeurs du soleil. Jonas en eut une très-grande joie; mais le lendemain matin, le Seigneur envoya un ver qui rongea la racine de la plante, et elle devint toute sèche. Après le lever du soleil, Dieu fit souffler un vent brûlant, et les rayons du soleil dominant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un abattement extrême, et souhaita de mourir, disant encore : la mort m'est meilleure que la vie. Alors le Seigneur dit à Jonas, croyez-vous avoir raison de vous fâcher?... Vous voudriez conserver une plante qui est venue sans vous, qui est crüe en une nuit, et qui est morte le lendemain : et vous ne voulez pas que j'épargne la grande ville de Ninive, où il y a plus de six vingt mille personnes, qui ne savent pas distinguer la droite de la gauche, et dans laquelle se trouve une multitude d'animaux! »

Je ne prétends pas ici expliquer un récit où tout est figure, comme dans tous ceux de l'ancien Testament. Les chrétiens instruits savent que la colère injuste de Jonas représentait la jalousie présomptueuse des Juifs, qui n'ont jamais pu comprendre que Dieu ait daigné se manifester aux Gentils, et leur porter une lumière que les Juifs n'ont pas voulu recevoir. Mais ce qui m'occupe ici, c'est toujours la bonté de Dieu, d'abord dans la douceur des reproches qu'il fait à Jonas, ensuite dans la disproportion entre l'opinion que peut avoir l'homme des miséricordes divines et ce qu'elles sont réellement. On voit que Jonas en avait déjà une grande idée; cependant, il est surpris et scandalisé que Dieu pardonne si promptement à une ville si criminelle. C'est qu'il n'a vu que ce que l'homme peut voir, la multitude et l'énormité des crimes, dont il ne peut trouver la compensation dans quelques jours de pénitence publique. Mais il y a une pénitence intérieure dont il n'est pas juge, parce qu'il ne lit pas dans les cœurs : il y a le repentir du cœur, que Dieu seul peut juger et apprécier; et comme il l'apprécie encore dans sa miséricorde, est-il étonnant qu'elle emporte la balance? Il fait même entrer ici pour quelque chose la conservation des animaux, ce qui peut nous surprendre; mais ce qui ne surprend pas dans celui qui les a faits et qui s'est chargé de les nourrir.

C'est de ce sentiment de sa bonté que nait celui de l'amour dans les prophètes qui l'ont chanté, et principalement dans le Psalmiste. Il fera (dit David) la volonté de ceux qui l'aiment (1). Quel homme ne croirait pas dégrader la divinité par de semblables expressions? Faire la volonté! quel roi, quel prince, dit-il qu'il fera la volonté de ses sujets? Et de qui l'oserait-on dire comme un éloge? à plus forte raison, nul n'oserait le dire de Dieu. C'est que, dans toutes nos idées sur les grandeurs divines, quand ces idées ne sont que de nous, nous mêlons toujours involontairement ce qui dans nous se mêle plus ou moins à toute grandeur, l'orgueil. L'orgueil est l'attribut nécessaire de l'imperfection : il appartient à tout ce qui est sujet à comparaison : tout être qui peut se comparer à un autre est donc sujet à l'orgueil. L'être parfait en est seul exempt. Dieu ne saurait être orgueilleux, parce qu'il ne peut se comparer à rien, et c'est aussi pour cela qu'il ne peut pas craindre comme nous de descendre. C'est pour cela que tant de choses et d'expressions ont choqué dans les Livres saints, et n'ont choqué que l'orgueil et l'ignorance, qui ont cru voir de la petitesse dans les termes et dans les objets, comme si quelque chose était petit ou grand devant Dieu : devant lui tout est à sa place, comme il l'a voulu, et voilà tout. Il nous a dit lui-même dans l'Écriture, et plus d'une fois : Mes pensées ne sont pas les vôtres.

La main de Dieu est une figure reçue; mais je ne crois pas qu'aucun auteur eût risqué de dire comme David : « Si le juste tombe, il ne sera pas froissé, parce que le Seigneur avancera la main pour le soutenir (2). » Cette figure ne nous aurait-elle pas paru trop petite? Mais supposons qu'elle passe, si l'on veut, grâce à l'habitude et à l'éducation : en voici une où tous les lecteurs, quoique bien avertis, vont se récrier tout d'une voix (j'excepte toujours les chrétiens) : « Heureux l'homme attentif aux besoins du pauvre et de l'indigent!... Le Seigneur l'assistera sur le lit de sa douleur; oui, Seigneur, votre main retournera son lit, pour reposer ses infirmités (3). »

Retourner son lit! Dieu retourner un lit! Riez, grands esprits. J'avoue que ces figures-là ne sont pas de votre rhétorique : elles ne sont pas de votre Étre-Suprême; mais elles sont du bon Dieu des chrétiens, qui savent que rien n'est petit dans sa bonté.

Il ne tarit pas sur les miséricordes de Dieu, et sur le bonheur de l'aimer. « Qu'elles sont grandes, ô mon Dieu! les douceurs que vous réservez à ceux qui vous aiment! Vous les cachez dans le secret de votre face, loin de la persécution des hommes; à vous les mettez en sûreté dans votre tabernacle, à l'abri de la contradiction des langues. Je disais dans l'excès de mon trouble : mon Dieu, vous m'avez donc

(1) Voluntatem timentium se faciet. Psalm. 144, v. 19.

(2) Quia Dominus supponit manum. Ps. 26, v. 24.

(3) Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus. Ps. 40, v. 4.

rejeté loin de vous; et tandis que je vous adressais ma prière, vous m'avez déjà exaucé.»

« Aimez donc le Seigneur, parce qu'il conservera à ceux qui lui sont fidèles. Agissez avec courage, vous et tous qui espérez en Dieu, et que votre cœur se fortifie en lui... Cherchez la présence de Dieu, cherchez-la toujours, etc. »

Ne perdez pas de vue que la plupart de ces cantiques ont été composés au milieu des déresses et des dangers. Le Prophète commence presque toujours par des plaintes, et finit par des remerciements, quelquefois, il est vrai, parce qu'il a échappé à un grand péril; mais le plus souvent sans qu'il ait rien de changé à sa situation extérieure. D'où vient donc cette sérénité, cette joie, cette confiance? C'est qu'il a prié, et qu'il ne doute pas que son Dieu ne l'ait entendu : il se regarde déjà comme délivré, et il l'est au moins de la crainte et de l'abattement. C'est l'effet de la prière, et c'est ce que l'Écriture enseigne à chaque page, ce qu'elle a mis en action pour mieux nous l'enseigner.

Il s'écrit au commencement du psaume 41 : « Comme le cerf altéré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu! mon âme a soif du Dieu vivant, du Dieu fort. Oh! quand est-ce que j'irai et que je paraîtrai en la présence de mon Dieu? »

On a-t-on vu ce désir de paraître devant Dieu si vivement exprimé? S'il n'était pas surnaturel, on le trouverait dans les prières des autres religions; mais il n'y est pas, il n'y est jamais. Horace prédit à Auguste qu'il sera Dieu, ce qui est beaucoup plus que de voir Dieu; mais il lui conseille de ne pas se presser, malgré tout le plaisir qu'il peut y avoir à être dans l'Olympe. Serus in Caelum redeas. Il a raison, il ne faut être Dieu de cette manière que le plus tard possible.

David ne parlait jamais vraiment affligé (1) que de deux choses, de ses péchés, et des injures qu'on fait à son Dieu. C'est encore ce qu'on ne rencontre pas dans l'antiquité païenne. Partout, il est vrai, les historiens, les poètes, les philosophes, détestent le sacrilège et l'impie; c'est une disposition naturelle et générale. Mais aucun ne va jusqu'à s'en affliger, jusqu'à s'en faire un sujet de chagrin. Il n'y a que David qui dise et redise : « Je me nourris le jour et la nuit du pain des larmes, parce que j'entends qu'on me dit sans cesse : Où donc est ton Dieu? Ces blasphèmes sont dans ma mémoire, et je rentre dans mon âme jusqu'à un jour où je passerai dans le tabernacle de la joie et de l'admiration, dans la demeure de Dieu, au milieu des cris de louanges qui retentiront dans les festins des justes.

« J'ai vu les prévaricateurs, et j'ai séché d'affliction, parce qu'ils n'observaient pas vos paroles.

« Mon âme a défailli de douleur, quand j'ai vu les pécheurs abandonner vos commandements.

(1) Quand il parle en son nom : car il faut excepter les psaumes où il représente l'agonie du Sauveur, portant les péchés du monde; alors l'expression ne peut être plus douloureuse.

« J'ai vu dans tous les pécheurs de la terre des transgresseurs de votre loi, et c'est ce qui me l'a fait aimer.

« N'ai-je pas haï tous ceux qui vous haïssent! Oui, je les haïs d'une haine parfaite, et vos ennemis sont devenus les miens.»

Enfin c'est de lui que sont ces paroles que Jésus-Christ s'est appliquées : Le zèle de votre maison m'a consumé (1). »

Cet ardent amour pour la loi de Dieu est le sujet particulier du plus long de tous ses psaumes, le cent dix-huitième, où il s'est fait un devoir de faire entrer dans chaque verset la loi de Dieu, ou ses paroles, ou ses promesses, ou ses commandements, etc. Il y a loin de là au scrupule de se répéter, comme il y a loin du Saint-Esprit aux mises de la fable. C'est de ce psaume que je viens de citer quelques passages sur la loi de Dieu; c'est là qu'est ce verset qui explique le secret du style de David, et cette chaleur active et pénétrante, caractère avoué de tout temps pour être celui des Écrivains; et qui faisait dire à Rousseau qu'elles parlaient à son cœur : Votre parole est un feu ardent, et mon âme en est embrasée.

Il y a trois mille ans que cela est écrit; et depuis trois mille ans, il n'a manqué en aucun temps d'y avoir des hommes remplis de ce même feu, et cela Jésus-Christ le nombre en a été prodigieux. Ce n'est mérité-il pas qu'on y pense? On il faut soutenir que l'amour de Dieu et de sa loi n'est pas en lui-même un sentiment bon pour l'homme et un principe de bien : ou il faut convenir qu'il y a dans notre religion un principe de bien qui n'est dans aucune autre. Il paraît difficile d'hésiter sur l'alternative en écoutant la raison; mais quand la raison nous embarasse, on s'arme de ce qu'on peut avoir d'esprit pour se défaire de la raison. Je ne connais pas d'étude plus commune que celle-là, ni qui ait plus fructifié.

David attache un si grand prix à la loi de Dieu, qu'elle seule lui tient lieu de tout; et il reproduit cette idée de toutes les manières imaginables.

« Les superbes ont agi envers moi avec injustice; mais je ne me suis point écarté de votre loi.

« L'iniquité des superbes s'est multipliée sur moi; et moi j'occuperais tout mon cœur à méditer vos ordonnances.

« Il m'est bon que vous m'avez humilié, afin de m'apprendre vos justices.

« La parole de votre bouche est bonne à l'âme et à la vie, et plus précieuse pour moi que l'or et l'argent.

« Les pécheurs m'ont attendu pour me perdre; mais vous m'avez donné l'intelligence de vos décrets.

« Ils m'ont presque anéanti sur la terre; mais je n'ai point abandonné vos préceptes.

« Les pécheurs m'ont tendu leurs filets, et ne m'ont point fait faillir dans vos commandements.

« J'ai rencontré sur ma route la tribulation et la

(1) Zelus domus tue comedit me. Ps. 68, v. 10.

« déresse; et j'ai persévéré dans la méditation de vos préceptes.

« Ceux qui me poursuivent et m'affligent se sont multipliés tous les jours; mais je ne me suis pas détourné de votre loi.

« Les puissants m'ont injustement persécuté; mais je suis demeuré dans la crainte de vos commandements.

« Combien je chéris votre loi, Seigneur! elle est ma méditation de chaque jour... Si votre loi n'avait pas été l'objet de mes pensées, peut-être aurais-je péri au jour de mon affliction. »

Tous ces versets ne sont pas à la suite les uns des autres; ils sont semés dans un psaume qui en a cent soixante-seize; mais ce retour si fréquent à la même pensée, prouve combien le Psalmiste en était affecté. Je conçois que cette manière de se consoler de tout par la loi de Dieu, peut paraître bien étrange. Quel autre qu'un chrétien comprendra surtout comment la loi de Dieu peut empêcher de périr, comme le dit ici David, et comme cela est très-vrai en plus d'un sens? — Quoi! la loi de Dieu empêchera qu'on ne vous égorge? — Non, si elle-même a marqué le terme de vos jours, sans quoi personne ne pourra rien contre vous. Mais dans tous les cas elle empêche de périr, en deux manières: d'abord celui qui aime et craint Dieu (et c'est l'effet de sa loi), n'a jamais succombé ni à la crainte, ni à l'affliction, et c'est déjà beaucoup pour ce monde; ensuite il ne saurait périr devant Dieu; et c'est tout pour l'autre.

Parmi tous les gens de martyre connus, on ne cite pas un saint qui soit mort de chagrin: la plupart même des solitaires ont passé le terme ordinaire de la vie; tant il est vrai que la paix de l'âme, cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment (1), soutient aussi le corps, et même dans les besoins et les privations! Vous voyez bien que David savait ce qu'il disait: il savait par expérience ce que c'est que la confiance en Dieu. Qu'on en juge par ce début d'un psaume.

« Le Seigneur est ma lumière et mon salut: qui donc pourrais-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie: qui donc me fera trembler? »

Mais puisque David connaît si bien la loi de Dieu, pourquoi donc en demande-t-il si souvent l'intelligence, et nommément quatre fois dans ce même psaume 118? Donnez-moi l'intelligence, et je vivrai. Donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne vos commandements (2). La loi de Dieu est-elle si difficile à comprendre?

Elle est claire comme le jour pour la raison; mais elle contrarie tous les penchants vicieux du cœur humain. Avouons que c'est dès lors un terrible nuage élevé dans ce cœur, et que pour le dissiper, il faut que le cœur lui-même soit changé. Qui ne sait combien le cœur est sophiste contre la raison? La philo-

(1) Pax Dei que exsuperat omnem sensum. Phil. 4, v. 7.

(2) Da mihi intellectum et vivam. — Da mihi intellectum, ut discam testimonia tua.

sophie païenne l'a vu elle-même, et l'a dit cent fois. Celle de nos sages modernes s'est mise plus à l'aise: elle a décidé que tous les penchants de la nature étaient bons. C'est donc l'intelligence du cœur que David demande.

La parole divine a, dans l'Écriture, encore un autre caractère qui lui est propre: c'est une grande étendue de sens avec des expressions très-simples; et pour apercevoir l'une, il faut beaucoup méditer les autres: de là vient que le Psalmiste rappelle et recommande sans cesse cette méditation. On voit du premier coup-d'œil que la loi est bonne et juste; qui en doute? Mais tous les objets concourent à nous en distraire, et toutes les passions à nous en éloigner. Il faut donc se recueillir en soi pour être en garde en défense; et la méditation de l'esprit finit par mettre la loi dans le cœur à la place des passions. Or, qu'y a-t-il de plus digne de l'homme que de méditer ce qui peut le rendre meilleur? Voilà ce que fait le Psalmiste, et ce qu'il nous exhorte à faire. Le sens de la loi est lumineux; mais l'amour de la loi ne peut naître que d'une application assidue à considérer tout le besoin que nous en avons, tout le bien qu'elle seule produit, et tout le mal qu'elle seule prévient; c'est la philosophie du chrétien. Il y a de quoi s'occuper toute la vie, et plus on s'en occupe, plus on sent quelle profondeur de vérité et de sagesse il y a dans cette loi, dont le premier article ne se retrouve dans aucune législation religieuse quelconque: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Les fameux vers de Pythagore, qui sont un code de morale naturelle, commentent ainsi: Avant tout, honorez les dieux immortels, chacun selon son rang. Ni lui, ni aucun législateur, ni aucun philosophe n'a jamais dit, aimez Dieu, n'a parlé en aucune manière de l'amour de Dieu: le savant Barthélemy en fait la remarque dans son excellent précis de l'ancienne philosophie. Ce seul commandement bien médité sépare tout de suite la législation divine de toutes les législations humaines: c'est toute la substance de l'homme moral. Il est vrai qu'il faut au moins y penser; mais quiconque y pensera bien, comprendra sans peine pourquoi Dieu seul a pu nous dire, aimez Dieu.

Il me reste, pour terminer ce discours, à rappeler le vrai sens de quelques expressions de l'Écriture et des psaumes, dont les calomnieux ont abusé d'une manière assez spécieuse pour en imposer aux personnes peu éclairées. Quel bruit n'a pas fait Voltaire d'un Dieu qui se repent, qui se met en colère, qui endurec le cœur de Pharaon, qui se venge, qui tourne le cœur des Égyptiens à la haine contre Israël, etc.! combien de fois n'a-t-on pas invoqué les notions métaphysiques pour nous apprendre que toutes ces impressions ne pouvaient pas entrer dans l'essence divine! La belle découverte! vous verrez que les prophètes qui partout ont fait parler Dieu si dignement, et comme grand, et comme bon, et comme juste, n'en savaient pas autant que nos philosophes sur l'essence divine? Mais s'ils avaient fait parler Dieu en rigueur métaphysique, leurs

écrits n'auraient pas produit plus d'effet que le manuel d'Épictète. Pour agir sur le cœur de l'homme, il faut parler aux affections de l'homme; et si toutes ces affections sont en lui susceptibles de vice, parce qu'elles peuvent y devenir un désordre, elles ne sont dans la pensée divine que l'ordre essentiel. Dieu est impassible pour lui, sans doute; mais s'il nous parlait comme impassible, qui l'entendrait? s'il nous avait dit qu'il ne peut ni aimer comme nous, puisque l'amour est un besoin, et que Dieu n'a besoin de rien; ni haïr comme nous, puisque rien ne peut lui faire de mal; ni s'irriter, ni se venger, ni se repentir, etc., par les mêmes raisons, n'aurait-on pas rangé cette divinité-là parmi celles d'Épicure, qui ne se mêlent ni ne se soucient de rien? Il aurait donc fallu donner à toute la terre des leçons de métaphysique, pour enseigner à tous les hommes ce qu'ils doivent craindre et espérer de Dieu qui les a créés? Mais heureusement pour nous, il savait (puisque nous-mêmes le savons) qu'on n'établit pas plus une religion dans le cœur avec des définitions ontologiques, qu'on n'établirait une législation avec des axiomes et des corollaires de philosophie. Il a fait pour nous comme Élisée pour cet enfant qu'il rendit à la vie: il s'est mis, s'il est permis de le dire, à notre mesure. Il a parlé de sa colère, de sa vengeance, pour effrayer les méchants: il a permis que les bons le glorifiasse, quoiqu'assurément sa gloire n'ait nul besoin de nous. Il nous a prescrit de le louer, de le bénir, de le prier, et tout cela pour nous-mêmes et pour notre bien; car s'il peut se passer et de nos louanges, et de nos bénédictions, et de nos prières, l'homme ne saurait s'en passer. Il a dit qu'il oublierait nos iniquités, et quoiqu'on sache bien qu'il ne manque pas de mémoire, ce terme est beaucoup plus vrai de lui que de nous, car l'homme qui pardonne n'oublie pas; et nous-mêmes n'oublions ni ne devons oublier nos fautes; mais Dieu est assez puissant et assez bon pour faire, s'il le veut, qu'elles soient devant lui comme non avenues, en raison de notre repentir et surtout de sa miséricorde. Aussi dit-il, en se servant de figures du même genre: « Quand votre robe d'iniquité serait rouge comme l'écarlate, je la rendrai blanche comme la neige.... je scellerai tous vos péchés dans un sac, et je jetterai au fond de la mer. » Et qu'y a-t-il dans tout cela qu'un excès de bonté, qui prend tous les moyens sensibles pour rappeler à lui le pécheur, et lui ôter cette fatale idée qui retient tant de coupables dans la route du crime, il est trop tard, il n'est plus temps? S'il eût dit, à telle mesure de crime il n'y aura plus de pardon, que d'hommes dans le désespoir! On a vu, dans les citations précédentes, combien il est loin de parler ainsi. Il n'a jamais marqué cette mesure, parce que c'eût été en marquer une à sa clémence, ce qui serait contradictoire dans l'être infini en tout. Seulement, comme cette clémence est nécessairement attachée au repentir, selon l'ordre de la justice, essentielle en lui comme la bonté, le temps de cette clémence ne saurait passer celui de l'épreuve, c'est-à-dire de notre vie, parce que l'âme, une fois séparée du

corps, ne peut plus éprouver de changement, et reste nécessairement ce qu'elle était au moment de la séparation. Qu'y a-t-il dans toutes ces idées qui ne soit parfaitement conséquent, et que la raison puisse attaquer?

Quand David dit du Dieu d'Israël que regardant l'affliction de son peuple, il se repentit suivant la grandeur de ses miséricordes (1), quelqu'un peut-il se tromper de bonne foi au sens de ses expressions, comme si Dieu, qui fait tout selon l'ordre, pouvait en effet se repentir? N'est-il pas évident que l'écrivain sacré se sert de ces termes humains pour faire comprendre que le bon Dieu ne punit pour ainsi dire que malgré lui, qu'à peine a-t-il frappé, qu'il attend, pour guérir, qu'on ait recours à sa bonté, et qu'on rentre dans les voies de la justice? Si l'Écriture fait dire aux Ninivites: qui sait si Dieu ne révoquera pas l'arrêt qu'il a prononcé dans sa colère? voilà qu'un raisonneur qui se croit habile appelle l'écrivain sur les bancs, comme il y appellerait Dieu même, s'il y croyait, et lui dit avec confiance: ne sais-tu pas que Dieu est immuable, et qu'il ne peut pas révoquer ce qu'il a voulu? Ni Dieu ni l'auteur inspiré ne lui répondront; mais, moi je lui dirai: ne sais-tu pas toi-même que rien n'empêche que toute menace ne soit conditionnelle, sous la restriction du repentir de ceux qui sont menacés, puisque rien n'empêche que la prescience de Dieu n'ait prévu l'effet de la menace lorsqu'il la faisait? Cet argument sans réplique est applicable à tous les cas pareils: ils sont sans nombre dans l'Écriture, parce que Dieu a voulu qu'on ne désespérât jamais ici-bas de sa miséricorde.

Dieu est l'auteur de tout, hors du mal, et le mal est dans la créature, parce que le Créateur ne peut rien faire d'aussi parfait que lui, et que la perfection n'est qu'à lui: c'est un attribut incommunicable. Lui-même a dit que les anges n'étaient pas entièrement purs devant lui. Il est donc absurde de vouloir que l'homme, ou un être créé quelconque soit parfait. Un être créé imparfait et libre, tel que l'homme, a donc en lui le germe du mal. Mais ce qui est en Dieu, c'est de tirer le bien du mal même, et ce qui justifie les vœux de sa sagesse, quand elle permet le mal, que l'homme seul fait par sa volonté corrompue, mais que Dieu ne peut jamais faire. Ainsi, quand il est dit dans les Livres saints qu'il tourna le cœur des Égyptiens à la haine (et autres exemples semblables), on sait bien que ce n'est pas lui qui a mis dans leur cœur un sentiment vicieux, puisque cela est impossible; il a seulement permis qu'ils s'y livrassent, quoiqu'il pût empêcher à la fois et l'intention et l'effet: s'il ne le fait pas, c'est qu'il a ses raisons que personne n'a droit de lui demander. Mais comme il importait de persuader aux Israélites et à tous les hommes que tout est conduit par la Providence, les auteurs sacrés emploient quelquefois ces sortes de phrases pour le mal même, et les emploient toujours pour le bien, sans distinguer la permission

(1) Penituit enim secundum multitudinem misericordie suae. Ps. 105, v. 45.

ou l'action, que le bon sens supplée de lui-même pour quoique n'y a pas renoncé.

En un mot les trois grandes vertus du christianisme, la foi, l'espérance et la charité, respirent dans les psaumes comme dans tous les livres émanés de l'Esprit saint, et c'est là ce qui rendra toujours ce recueil si précieux. Car, sans la foi, l'âme est privée de lumières; sans la charité, le cœur est vide de bonnes œuvres; sans l'espérance, la vie n'a point d'objet et la mort point de consolation. Disons donc à Dieu avec le Psalmiste (1) : « Heureux l'homme que vous-même avez instruit et à qui vous avez enseigné votre loi, afin de lui adoucir les jours mauvais, jusqu'à ce que le pécheur ait creusé la fosse où il doit tomber! »

(1) *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum, tu mitiges ei a diebus malis, donec fodiatur peccatorum fovea. Ps. 95, v. 12.*

Dissertation

SUR L'OBJET DES PSAUMES,

CONSIDÉRÉS DANS LE SENS LITTÉRAL ET DANS LE SENS PROPHÉTIQUE;

Par RONDET.

Deux questions s'élèvent sur l'objet des Psaumes : Quel est le premier objet des Psaumes, leur objet dans le sens littéral et immédiat? Est-ce David ou Israël? Est-ce spécialement Israël captif à Babylone et délivré par Cyrus? Première question. Quel est le principal objet des Psaumes, leur objet dans le sens prophétique, couvert sous le voile de la lettre? Est-ce Jésus-Christ représenté par David, ou l'Église représentée par Israël? Est-ce spécialement l'Église persécutée par les païens et délivrée par Constantin? Seconde question. Ces deux questions vont faire le sujet de cette Dissertation.

Première question.

Quelle est le premier objet des Psaumes, leur objet dans le sens littéral et immédiat?

Jusqu'ici le sentiment commun des Pères et des interprètes était que la plupart des psaumes, considérés dans le premier sens que présente la lettre, ont pour objet David; et si quelques interprètes modernes en ont rapporté un assez grand nombre à la captivité de Babylone, du moins ils en rapportaient encore une partie à David. Une opinion nouvelle s'est élevée prétendant que David n'est l'objet d'aucun psaume, mais que l'objet intéressant de presque tous ces divins cantiques, dans leur premier sens, c'est l'Église d'Israël captive à Babylone. Dans ce partage d'opinions, quel sentiment doit-on suivre?

Pour décider cette question, il faut examiner ce que l'on oppose au sentiment commun; ce que l'on allègue pour établir la nouvelle opinion; ce que l'on peut opposer en faveur de l'ancienne opinion contre l'opinion nouvelle.

Il s'agit donc ici de balancer les raisons alléguées de

part et d'autre touchant le premier objet des Psaumes.

1° Pourquoi ne serait-ce pas David?

2° Pourquoi serait-ce Israël?

3° Pourquoi faut-il que ce soit David plutôt qu'Israël? Ce sont les trois questions que nous allons discuter.

§ I^{er}. Pourquoi ne serait-ce pas David?

Au sentiment commun qui rapporte à David la plupart des psaumes, on oppose trois objections principales.

1° Les *imprécations* qui se trouvent dans ces cantiques sacrés ne conviennent pas, dit-on, au caractère de David.

2° Les *intérêts personnels* de David n'étaient pas dignes, ajoute-t-on, d'occuper sans cesse l'Église d'Israël; ils méritent encore moins d'occuper continuellement l'Église de Jésus-Christ.

3° Les *disonances* qui se trouvent dans les Psaumes quand on les applique à David, achèvent de prouver qu'il n'est pas l'objet de ces poésies sacrées.

I. Pour montrer que les *imprécations* qui se rencontrent quelquefois dans les Psaumes ne peuvent pas être sorties de la plume de David, comme demandant à Dieu la destruction entière de ses ennemis, on recherche quels étaient ces ennemis : *Était-ce Saül? Était-ce Absalon? Était-ce Séméi?* On rappelle la conduite pleine de modération que David a tenue à l'égard de ces trois adversaires; et l'on dit : A des traits si héroïques de clémence on est forcé de reconnaître un cœur généreux et plein de douceur; mais on n'y reconnaît jamais un *prince inhumain* qui sollicite auprès de Dieu la mort, la destruction et l'anéantissement total de ceux qui le haïssent ou le persécutent.

En disant cela, à quel esprit attribue-t-on ces *imprécations*? Ceux qui proposent cette objection respectent sans doute la religion, et sont persuadés de la vérité de ses dogmes; mais ont-ils oublié que l'auteur des Psaumes, quel qu'il soit, est un homme inspiré de Dieu? Des paroles inspirées, de quelque bouche qu'elles partent, peuvent-elles porter un caractère d'*inhumanité*? Un dilemme fort simple doit donc ici lever toute difficulté.

Ces *imprécations* sont ou l'expression téméraire d'un cœur *inhumain*, ou les justes arrêts inspirés par l'esprit de Dieu.

Si elles sont l'expression téméraire d'un cœur *inhumain*, elles sont aussi indignes de l'*Israélite* captif à Babylone, que de David persécuté par Saül, poursuivi par Absalom, outragé par Séméi.

Si au contraire elles sont les justes arrêts inspirés par l'esprit de Dieu, elles ne sont pas plus illégitimes dans la bouche de David persécuté par Saül, poursuivi par Absalom, outragé par Séméi, que dans la bouche de l'*Israélite* captif à Babylone.

Or tout homme qui reconnaît l'inspiration des livres sacrés ne peut refuser de convenir que les *imprécations* renfermées dans les Psaumes, de quelque bouche qu'elles partent, sont inspirées par l'esprit de Dieu, et

dès lors il n'y a nul inconvénient à les attribuer à David. Elles ne caractérisent point en lui un *prince inhumain*, puisque ce n'est point par son propre esprit qu'il les prononce; elles ne sont de sa part que les vives expressions des justes anathèmes que l'esprit de Dieu fulmine contre les ennemis de ce monarque, et plus particulièrement encore contre les ennemis de Jésus-Christ, dont ce prince est la figure; car ces *imprécations* sont de vraies prophéties qui ont eu leur accomplissement spécialement en la personne des Juifs incrédules, ennemis de Jésus-Christ, figuré par David. On pourrait ici citer en preuve le psaume cxxviii, où sont les plus vives *imprécations* qui se trouvent vérifiées en la personne du perfide Judas et des Juifs incrédules.

Ainsi les *imprécations* qui sont dans les Psaumes n'empêchent point que les Psaumes ne puissent, dans leur premier sens, avoir pour objet David, comme les Pères et les meilleurs interprètes l'ont cru jusqu'ici.

II. En voulant ravir à David ce premier sens des Psaumes, on avoue que ces saints cantiques ont été dictés pour être la prière publique tant de l'ancien que du nouvel Israël. Mais sur cela on demande s'il est possible de se persuader qu'il soit entré dans les desseins de Dieu que le premier et le second temple de Jérusalem, et toutes les églises chrétiennes, ne retinissent d'âge en âge que des *plaintes d'un roi d'Israël*, mort depuis plusieurs siècles, et de ses *invectives* contre ses ennemis particuliers.

Encore une fois nous ne prétendons ici jeter aucun doute sur la foi des pieux auteurs qui proposent ces objections, mais leur langage nous étonne. Quand on s'exprime ainsi, que fait-on de l'inspiration de ces cantiques? Se souvient-on que les *plaintes* exprimées dans ces psaumes sont des *plaintes dictées par l'esprit de Dieu*, et dès lors dignes de tout le respect et de toute l'attention de l'ancien et du nouvel Israël, de quelque plume qu'elles soient sorties, et à quelque occasion qu'elles aient été prononcées? Se souvient-on que ces prétendues *invectives* sont des reproches et des arrêts prononcés par l'esprit de Dieu, quels que puissent être ceux qui en sont l'objet? Des reproches et des arrêts prononcés par l'esprit de Dieu sont-ils des *invectives*?

Les *plaintes de ce roi d'Israël* inspiré de Dieu, loin d'être peu dignes de l'attention de l'ancien ou du nouvel Israël, deviennent infiniment intéressantes pour l'un et pour l'autre par les sentiments qu'elles expriment. On y voit la foi vive de ce prince, son espérance ferme dans les divines promesses, son amour ardent pour le Seigneur et pour sa loi, combien il craint et révère les jugements de Dieu, combien il est touché du repentir de ses péchés, combien il estime le bonheur des justes, combien il méprise la vaine prospérité des méchants, combien il sent le besoin qu'il a du secours de son Dieu, combien il est reconnaissant de toutes les grâces qu'il en a reçues. A qui persuadera-t-on que tout cela n'était pas digne d'occuper l'ancien Israël, et que le nouvel Israël ne peut y rien trouver qui soit digne de son attention?

Mais d'ailleurs le nouvel Israël y voit encore plus que tout cela : sous l'emblème de David, le nouvel Israël y voit Jésus-Christ et son Église; et l'emblème lui est précieux à cause du sens profond qu'il renferme.

Ainsi les *intérêts personnels* de David ne furent jamais indignes d'occuper l'ancien ni le nouvel Israël, parce que dans la personne de David l'ancien et le nouvel Israël trouvent tout à la fois, et un excellent modèle de vertu, et une vive image des mystères du Jéhovah qui était promis, et lequel nous a été donné en Jésus-Christ, qui est le chef dont l'Église est le corps mystique.

III. La supposition une fois admise (que David soit l'objet de la plupart des psaumes dans le premier sens), il s'ensuit nécessairement, dit-on, une infinité de *disonances* dans l'application des différents parties de chacune de ces poésies sacrées. Quelquefois *Jésus-Christ* est l'objet de deux ou trois versets, et à l'instant David prend sa place pour s'y plaindre de ses ennemis. On découvre, quelques versets après, que ces ennemis, dont il est question, sont les persécuteurs du peuple de Dieu. Bientôt on retrouve David. Ainsi nulle harmonie dans cette interprétation.

Ces *disonances* sont-elles aussi grandes et aussi fréquentes qu'on le suppose? Confondent-elles ainsi communément les intérêts de David avec ceux du peuple de Dieu? Il y a des psaumes où David parle au pluriel, et là il est visible qu'il s'agit des intérêts du peuple de Dieu. Il y en a d'autres où il parle au singulier, et ce sont particulièrement ceux-là que l'on attribue ordinairement à David. Il est vrai que dans ceux-là les intérêts de David semblent être mêlés avec les mystères de Jésus-Christ ou avec les intérêts de l'Église. Mais qu'est-ce cela prouve, sinon que David n'est pas l'unique objet de ces psaumes; que dans ces psaumes David n'est que l'emblème de Jésus-Christ et de son Église; que l'harmonie qui manque dans le premier sens de ces psaumes ne peut se trouver que dans le second sens qui regarde Jésus-Christ ou son Église?

Ainsi cette *disonnance* du premier sens n'exclut point David, elle prouve seulement qu'il n'est pas seul; et c'est en effet ce que les Pères et les meilleurs interprètes ont toujours pensé.

Rien n'empêche donc que David ne puisse être et ne soit en effet le premier objet de la plupart des Psaumes, comme tous les Pères et la plupart des interprètes l'ont enseigné jusqu'à présent. Voyons maintenant si ces saints cantiques pourraient avoir pour premier objet Israël captif à Babylone.

§ II. Pourquoi serait-ce Israël?

Personne ne doute qu'il n'y ait un certain nombre de psaumes qui se rapportent à Israël captif chez les Babyloniens; tels sont les psaumes : *Super flumina Babylonis*, etc.; *In convertendo Dominus captivitatem Sion*, etc., et généralement tous ceux où il est